

Émigration, conversion, désillusion : l'itinéraire de Vladimir Petcherine (1807-1885)

MICHEL NIQUEUX

Dans ses souvenirs, Vladimir Petcherine¹ rapporte qu'il s'entendit dire, au Quartier Latin : « Voilà le juif errant ! » Et il ajoute : « Cela prouve que la cervelle des Français n'est pas encore complètement ramollie et qu'ils sont parfois capables de deviner la vérité² ».

1. Faut-il prononcer PetchErine ou PetchOrine (Pečërin) ? Le premier biographe de Pečërin, E. Bobrov, note que M. Katkov, M. Pogodine et F. Bouslaev « écrivent toujours Pečorin, comme ce nom se prononçait » in E. Bobrov, *Literatura i prosveščenie v Rossii XIX v. Materialy, issledovanija i zametki* [Littérature et culture dans la Russie du XIX^e siècle. Matériaux, études et notes], Kazan, 1901, t. 1, p. 203. Vera Miltchina pense que ses contemporains voulaient ainsi souligner sa ressemblance avec le Petchorine de Lermontov, mais que l'on doit prononcer Pečërin. Voir son article biobibliographique in *Russkie Pisateli 1800-1917. Biografičeskij slovar'* [Les Écrivains russes, 1800-1917. Dictionnaire biographique], M., 1999, t. 4, p. 591-595. De fait, dans une lettre de 1875 à son ami F. V. Tchijov, Petcherine fait remarquer que son nom est Petcherine et non Petchorine (p. 477 de l'ouvrage indiqué note 2).

2. V. S. Pečërin, « Zamogil'nye Zapiski (Apologia pro vita mea) » [Mémoires d'outre-tombe], in I. A. Fedosov (éd.), *Russkoe Obščestvo 30-x godov XIX veka. Memuary Sovremennikov* [La Société russe des années trente du XIX^e siècle. Mémoires de contemporains], M., Izdatel'stvo Moskovskogo Universi-

De fait, après une enfance où il fut ballotté de garnison en garnison dans le sud de la Russie, où son père était militaire, Petcherine mena une vie d'errant : il quitta ses parents pour Saint-Petersbourg, où il devint rapidement un étudiant en lettres classiques si brillant qu'il fut envoyé par Sergueï Ouvarov (ministre de l'Instruction publique de 1833 à 1849) en Allemagne compléter ses études. De retour à Saint-Petersbourg, en 1835, il enseigna six mois la littérature grecque à l'Université puis quitta définitivement la Russie qui lui semblait une prison. Après plusieurs années d'errance en Suisse, en Italie et en France, et après s'être frotté à toutes les idéologies de son époque, Petcherine entre dans l'Église catholique en Belgique, en 1840, puis dans la congrégation des Rédemptoristes, il est ordonné prêtre en 1843. Il est envoyé comme missionnaire en Angleterre, puis comme prédicateur à Rome, où le clergé romain le déçoit profondément. Il quitte les Rédemptoristes en 1861, et devient chapelain d'un hôpital de Dublin, où il meurt en 1885, à 78 ans, désenchanté, mais portant un cilice.

Nous avons avec Petcherine un type d'errant russe, comme Fiodor Dostoïevski appelle dans *L'Adolescent* Versilov, qui a d'ailleurs, entre autres, Petcherine comme prototype, ou un type de don Quichotte, comme il se caractérise lui-même³ : les nombreuses références littéraires auxquelles recourt Petcherine sont la marque de la construction d'une image de soi, qu'il serait vain de vouloir confronter à une réalité insaisissable. Plus intéressant est le sens de cette image : l'errance de Petcherine est-elle une fuite ou une quête, la quête d'une patrie spirituelle qu'il n'avait pas trouvée en Russie ? C'est ce que nous allons essayer de voir en reprenant de ce point de vue les principales étapes de sa vie, d'après ses lettres⁴ et ses souvenirs, écrits à partir de 1864, à la demande de ses amis russes, avec

teta, 1989, p. 181. Le texte des souvenirs de Petcherine occupe les pages 148-311 et est accompagné de notes de S. L. Tchernov (p. 381-415). Par la suite, les références à cette édition seront indiquées dans le texte par RO (*Russkoe Obščestvo*) suivi de la page. La traduction est nôtre, sauf les phrases en italique en français dans le texte.

3. RO., p. 169.

4. La correspondance croisée de Petcherine avec ses amis russes, en particulier F. V. Tchijov (1811-1877), économiste, entrepreneur, éditeur du *Messenger industriel*, slavophile, ont récemment fait l'objet d'une monumentale édition : S. L. Černov (éd.), *V. S. Pečerin, Apologia pro vita mea. Žizn' i priključenija russkogo katolika, rasskazannye im samim* [Apologia pro vita mea. La Vie et les aventures d'un catholique russe racontées par lui-même], SPb., Nestor-Istorija, 2011, 864 p.

un recul temporel qui entraîne une relecture du passé dans laquelle s'insèrent l'ironie et l'humour. Ils ont été publiés sous le titre de *Zamogil'nye Zapiski* [Mémoires d'outre-tombe] (*Apologia pro vita mea*) en 1932 par Lev Kamenev, d'après une édition préparée par Mikhaïl Guerchenzon (qui, en 1910, avait publié une *Vie de Petcherine* bien documentée⁵), puis de manière plus complète en 1989 dans un recueil de souvenirs des années 1830, et dans trois numéros de la revue *Naše Nasledie*⁶, toutes ces éditions comportant des coupures⁷. Une traduction néerlandaise a paru en 1990 ; en français, un tiers environ du livre a été traduit en 2004 dans la revue des Rédemptoristes⁸, et une édition anglaise a paru à Dublin en 2008⁹. En russe, en 2006, une monographie sur Petcherine a été éditée par N. Pervoukhina-Kamychnikova¹⁰.

Une Enfance nomade

Petcherine a connu une enfance nomade, sans attaches familiales ou matérielles auxquelles il ait pu tenir, et qui déterminera son désir de partir vers d'autres cieux.

5. Mixail Geršenzon, *Žizn' V. S. Pečérina*. [La Vie de V. S. Pečérin], M., Put', 1910, 228 p.

6. *Naše Nasledie*, 1-3, 1989, Publikacija, vstuplenie i primečaniya P. Gorelova, disponible à l'adresse http://az.lib.ru/p/pecherin_w_s/text_0020.shtml.

7. Les mémoires de Pečérin ont été constitués à partir des souvenirs joints ou insérés dans ses lettres à ses amis (principalement F. V. Tchijov), d'où des choix qui diffèrent d'un éditeur à l'autre. Les coupures peuvent maintenant être rétablies d'après l'édition indiquée à la note 2.

8. *Spicilegium historicum Congregationis sanctissimi Redemptoris*, 2004, 52, 2, p. 255-355. Traduction et notes de Jean Beco, C.Ss.R (« Vladimir Petcherine (1807-1885) ou un Cosaque en liberté »). Indiqué par la suite SH.

9. Vladimir Pecherin, *The First Russian Political Émigré. Notes from Beyond the Grave, or Apologia pro Vita Mea*, trad. et annoté par Michael R. Katz, introduction de Natalia Pervoukhina-Kamychnikova, Dublin, University College Dublin Press, 2008, 197 p.

10. Natalia Pervoukhina-Kamychnikova, *V. S. Pečérin. Èmigrant na vse vremena* [V. S. Pečérin. Un émigré pour tous les temps]. M., Jazyki Slavjanskoj Kul'tury, 2006, 334 p. Voir aussi Eóin MacWhite, « Towards a Biography of Father Vladimir S. Pecherin (1807-1885): A Progress Report and Bibliography », *Proceedings of the Royal Irish Academy*, vol. 80 c, 1980, p. 109-158. et M. Niqueux, « Les Catholiques russes (XIX^e siècle) », *Revue des études slaves*, LXXXII/3, 2011, p. 539-552.

Il est né en juin 1807 près de Kiev. Son père, officier, fouettait ses gens de service à l'écurie, trompait sa femme, polono-ukrainienne, fille d'un Conseiller d'État. Aussi écrit-il :

Je voulais être un tsar juste, justifier les innocents, briser les chaînes des prisonniers [...] J'avais huit ans. À partir de là commence ma haine pour les oppresseurs¹¹.

Le jeune Petcherine n'a pas connu de nid familial, il a vécu dans des casernes, au gré des changements d'affectation du père (Odesa, Ukraine, Biélorussie, Polésie, Volhynie) : « Qu'est-ce que la patrie? C'est la terre, la famille, le toit natal. Je n'ai rien eu de tout cela¹² ». Cela exclura, par la suite tout retour en Russie.

Il commence à apprendre le français à 10 ans, dans la région de Smolensk. À 12 ans, il décide de fuir en France : il court derrière la diligence d'un officier qui était marié à une Française : « Je suis un pauvre petit enfant, je veux aller en France, prenez-moi avec vous! » et il dira :

Dès mon enfance, j'ai ressenti une étrange attirance pour les pays civilisés, un désir de me transporter dans un autre milieu, plus humain¹³.

Quelles furent ses premières lectures ? 104 *histoires saintes* de Hübner [Gibner], un pédagogue allemand de la fin du XVIII^e siècle¹⁴ :

L'histoire de la mort du Sauveur fit sur moi une impression extraordinaire [...]. Mourir pour le bien du peuple et voir sa mère debout au pied de la croix était l'un des rêves de ma jeunesse¹⁵.

À 10 ans, il lit à haute voix à sa mère et à sa grand-mère les vies de saints et les *Conversations* de saint Jean Chrysostome en slavon : « Depuis je les ai toujours appréciées et elles m'ont protégé des stupides sermons français¹⁶ ».

En 1821, il a pour précepteur un Allemand de 24 ans, bonapartiste et révolutionnaire, qui s'inspire de *L'Émile*. Il lui insuffle profondément des idées de liberté et d'égalité chrétienne : Petcherine renonce ainsi au garçon qui l'aidait pour sa toilette (« Je ne voulais

11. RO, p. 150.

12. RO, p. 278.

13. RO, p. 151-152.

14. Ce fut aussi le premier livre de lecture de Dostoïevski (et du starets Zossime dans *Les Frères Karamazov*).

15. RO, p. 148-149.

16. RO, p. 321-322.

pas avoir d'esclaves ») et répond au salut des soldats¹⁷. Il lit entre autres (en français) le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, les *Lettres à Émilie sur la mythologie* de Demoustier (1760-1801), *La Henriade* de Voltaire¹⁸. Il reçoit aussi un vernis d'éducation religieuse (orthodoxe), dans la région de Smolensk : « Le vieux prêtre m'apprenait tout ce qu'il savait, quand il n'était pas ivre, bien sûr¹⁹ ».

À 18 ans, il se retrouve comme un « nomade » dans le désert de Cherson, « sans précepteur [il est mort], sans livres, sans société cultivée, sans joies familiales, sans amis ni distractions de jeunesse, sans but dans la vie, sans espoir d'avenir²⁰ ». Sa seule consolation est un atlas géographique. Il se sent déjà un exilé en Russie. Quand il aura appris l'anglais, Byron deviendra son poète préféré, sous l'influence duquel il écrira plus tard, à Berlin, des vers célèbres :

Как сладостно отчизну ненавидеть
И жадно ждать её уничтожения.
И в разрушении отчизны видеть
Всемирного денницы возрождения!

Qu'il est doux de haïr sa patrie
Et d'attendre avidement sa destruction.
Et de voir dans la ruine de sa patrie
L'aurore de la renaissance universelle²¹ !

L'Étudiant romantique

En 1825, Petcherine part pour Saint-Pétersbourg : d'abord sous-clerc de bureau (*podkanceljarist*), il entre en 1829 à l'Université de Saint-Pétersbourg, en lettres classiques, aide le baron Rosenkampf²² à éditer un *Nomocanon* byzantin du X^e ou XI^e siècle : « Voilà, pensais-je, l'unique refuge contre le despotisme ! S'enfermer dans une cellule et déchiffrer de vieux manuscrits²³ ». La lecture de *La Nouvelle Héloïse* est aussi un refuge : « Dans les pages de Rousseau, je respirais plus librement, je me purifiais, me lavais de la saleté de

17. RO, p. 155.

18. RO, p. 152.

19. RO, p. 153.

20. RO, p. 161.

21. RO, p. 161.

22. Gustav Adolf von Rosenkampf (1762-1832), juriste, président de la commission gouvernementale d'élaboration des lois de 1803 à 1822.

23. RO, p. 165.

Severnaïa Pčela (L'Abeille du Nord) et autres œuvres de cette époque²⁴». Il publie un article sur les tragédies de Sophocle (il met en avant les thèmes de la vanité des choses terrestres, la foi en l'immortalité), traduit des poèmes de Schiller pour *Syn Otetchestva* (Le Fils de Patrie) :

Toute ma vie s'est formée à partir des vers de Schiller, surtout de deux poèmes, – « Sehnsucht » [Aspiration] et « Der Pilgrim »²⁵.

En 1833, Petcherine est envoyé à l'Université de Berlin par Sergueï Ouvarov pour se préparer au professorat. Il est accompagné par un piétiste, F. Kranichfeld. L'été de cette année, il voyage en Allemagne, en Suisse, à Vienne, à Prague, et à son retour, il ne trouve plus de charme aux Allemands, qui adorent le « veau d'or²⁶ ». Il lit Hegel, Shakespeare, écrit une tragédie, *Voldemar* (qui se passe en Italie au XV^e s.), dont il donne un extrait dans une lettre de décembre 1833. Le héros déclare :

Ma patrie est là où vit ma pensée, ma foi ! [...] Le Christ nous ordonne de quitter père, mère, frères, – pour quelle raison ? [...] Pour s'adonner à la seule pensée sainte ! [...] Mais je suis né au pays du désespoir ! [...] Comment vivre dans un pays où toutes tes forces spirituelles sont à jamais enchaînées²⁷ ?

Le héros se croit envoyé par une nuée d'anges arracher l'ivraie du mal : « Je suis Dieu ! Je veux détruire les mondes et les créer ! » (c'est du Bakounine avant l'heure). Il sait qu'il périra dans ce combat contre le vieux monde et les préjugés, mais qu'il sera glorifié dans les siècles.

En 1834, il écrit un poème « Pot-pourri », qui sera publié en 1861 par Alexandre Herzen dans *Poliarnaja Zvezda* (L'Étoile po-

24. RO, p. 158-159. *Severnaja Pčela* : fondé en 1825 par F. Boulgarine, ce journal devint, après l'insurrection des décembristes, réactionnaire et lié à Benckendorff, le chef de la police politique.

25. RO, p. 157. « Toute ma vie n'est pas autre chose que le développement de ces deux couplets », écrit Petcherine à Ogarev en 1863 (*Literaturnoe Nasledstvo*, t. 62 (2), p. 479.), en citant en allemand les deux premières strophes du « Pèlerin » de Schiller (1803) : « J'étais encore au printemps de ma vie, et je partis, et je laissai les danses joyeuses de la jeunesse dans la maison de mon père. / Je renonçai, plein de foi, à mon avoir, à tout mon héritage, et, appuyé sur le léger bâton du pèlerin, je m'en allai avec un cœur d'enfant. » in *Poésies de Schiller*, trad. de Ad. Regnier, Paris, Hachette, 1868, p. 278.

26. M. Geršenzon, *op. cit.* p. 106.

27. *Ibid.*, p. 102.

laire), puis sous le titre de «Toržestvo smerti» [Le triomphe de la mort, titre d'une partie] dans le recueil «tamizdat» *Russkaja Po-taënnaja Literatura*. Le chroniqueur des *Démons* de Fiodor Dostoïevski en donne un résumé ironique, à travers le poème de Stepan Verkhovenski publié à l'étranger²⁸. C'est toujours l'idée que la mort, la destruction est nécessaire à la rénovation du monde, avec une identification du poète au Christ²⁹.

Le socialisme utopique des années 1830 l'attire aussi : Henri de Saint-Simon, Pierre Leroux, Jules Michelet, George Sand. Il rêve de fonder une communauté utopique russe aux États-Unis, comme Robert Owen, Étienne Cabet ou Nikolai Ogarev.

En juin 1835, Petcherine rentre en Russie avec les autres étudiants envoyés en Allemagne. Alexandre Nikitenko, qui était son condisciple à l'Université et deviendra professeur de littérature russe à l'Université de Saint-Petersbourg et censeur, note dans son *Journal* :

Ils se sentent dépaysés en Russie et souffrent à la pensée de devoir à jamais végéter dans ce royaume de servitude. Petcherine est particulièrement sombre. Il a longtemps vécu à Rome, à Naples, a vu la plus grande partie de l'Europe, et le voilà maintenant de nouveau rejeté par le destin en Asie. À les entendre, à l'étranger, la haine envers les Russes est générale et criante. [...] On nous considère comme des Huns menaçant l'Europe d'une nouvelle barbarie³⁰.

En août 1835, après avoir obtenu son doctorat, Petcherine est nommé professeur extraordinaire de littérature grecque à l'Université de Moscou, avec un bon salaire. Il enseigne de janvier à juin 1836 (un semestre), et passe pour un excellent professeur. Ivan Aksakov se souvient que «ses idées étaient celles d'un athée, comme pour la plupart de ses camarades³¹». Mais il ne peut supporter l'atmosphère étouffante de l'Université, le patriotisme obtus (*dubovyj*) de Mikhaïl Pogodine, le matérialisme de ses contemporains, «qui ne vivent que pour l'argent et le ventre» et le régime de Nicolas I^{er}, dont il a peur³².

28. Fiodor Dostoevskij, *Polnoe Sobranie sočinenij* [Œuvres complètes], M.–L., 1972-1990, t. X, ch. I, 1 ; t. XII, p. 278.

29. N. Pervuxina-Kamyšnikova, *op. cit.*, p. 99-100.

30. A. V. Nikitenko, *Dnevnik v trex tomach* [Journal en trois tomes], M., GIXL, 1955, t. 1, p. 173 (15 juin 1835).

31. M. Geršenzon, *op. cit.*, p. 121.

32. RO, p. 173 et 260 ; M. Geršenzon, *op. cit.*, p. 122.

L'Émigration

En février 1836, Petcherine demande l'autorisation d'aller à Berlin, sous le prétexte d'affaires familiales et éditoriales et, en juin, il quitte définitivement la Russie, enfrenant ainsi l'engagement d'exercer pendant 12 ans.

Le recteur de l'Académie de Moscou, le comte S. G. Stroganov, aux vues larges, lui écrira pour lui demander de revenir. La réponse de Petcherine est toute romantique. Il dit avoir entendu la voix de « son » Dieu lui dire :

Que fais-tu ici ? Ici, il n'y a pas d'avenir ! Lève-toi ! Quitte le pays de tes pères ! Prends Ma lourde croix et porte-la, s'il le faut, jusqu'au Golgotha ! Tu tomberas, mais ton nom sera inscrit dans le livre de vie parmi les noms des plus grands martyrs de l'humanité ! [...] J'ai eu le courage de renoncer à une position sociale fort avantageuse [...] et de choisir volontairement une vie de privations, une vie d'errant, sans toit, manquant souvent de mourir de faim³³.

Voilà comme j'ai perdu tout ce à quoi l'homme tient : patrie, famille, fortune, droits civiques, situation dans la société – tout, tout ! Mais en revanche, j'ai conservé ma dignité et mon indépendance d'esprit³⁴.

Alexandre Herzen, qui ira voir Petcherine à Londres en 1853 et lui consacra un chapitre dans *Passé et méditations*, écrit :

Petcherine étouffait dans cette grotte napolitaine de l'esclavage. Il était saisi d'effroi et d'angoisse ; il lui fallait s'échapper, fuir à tout prix ce pays maudit. Pour partir, il faut de l'argent. Il donna des leçons, réduisit son existence à l'indispensable, il sortait peu, évitait les réunions amicales, et ayant amassé une petite somme, s'en alla³⁵.

Cette fuite fut aussi un retour « chez soi », en Occident³⁶.

33. M. Geršenzon, *op. cit.*, p. 128-129. L'original est en français, mais inédit.

34. RO, p. 163.

35. A. Herzen, *Passé et méditations*, chap. VII, 6 : « Pater V. Petcherine », t. IV, L'Âge d'homme, 1981, p. 374. La correspondance de Petcherine avec Herzen et Ogarev (1853, 1862-1863) a été publiée in A. A. Saburov (éd.) *Literaturnoe Nasledstvo*, t. 62 (2), M., 1955, p. 463-484.

36. V. G. Ščukin, « Zapad kak Prostranstvo "romantičeskogo pobega" (*Zamogil'nye Zapiski* Vladimira S. Pečerina) » [L'Occident comme espace de "fuite romantique" (Les *Mémoires d'outre-tombe* de Vladimir S. Pečerine)], in A. D. Košev (éd.), *Iz Istorii Russkoj Kul'tury*, t. V (XIX^e vek) [Histoire de la culture russe, t. V (XIX^e s.)], M., Jazyki Russkoj Kul'tury, 1996, p. 56

La première chose que Petcherine fit en arrivant à Bâle, en juin 1836, en tant que « pieux républicain »³⁷, fut de rendre visite au refuge de « notre bienheureux saint père » – Mazzini³⁸. Il erre ensuite en Europe, pendant quatre ans (1836-1840) – Bâle, Lugano, Zürich, Nancy, Metz, Liège – vivant de petits métiers, se dépouillant de sa condition de noble, à la recherche d'une communauté où il puisse servir l'humanité comme les premiers chrétiens : il fréquente les révolutionnaires italiens, les saint-simoniens et les partisans de Babeuf :

Je suis passé par tout, j'ai tout éprouvé. J'ai lu d'un bout à l'autre *Das Leben Jesu* de Strauss, j'ai étudié la Bible en hébreu avec les commentateurs de rationalistes allemands, j'ai lu Michelet, George Sand [...]. J'ai été un saint-simonien consciencieux, un fouriériste, un communiste [il lit *La Conspiration de Babeuf* de Buonarrotti (1828)], et logiquement, sans aucune influence *extérieure*, je suis arrivé au catholicisme³⁹.

La Conversion

Petcherine vit à Liège de 1838 à 1840. Quand l'argent vint à lui manquer pour passer ses soirées au théâtre ou au café, il se met à aller au salut du saint sacrement, pour goûter gratuitement aux charmes de la musique et des chants. Il lit beaucoup, notamment *Spiridion* de George Sand (1838). C'est un roman très critique sur la vie monastique et l'âme monacale, mais au début, le novice est sous le charme du silence et de la paix de sa cellule, et c'est ce que recherchait Petcherine⁴⁰. La fin du roman, avec la découverte d'un nouvel évangile de bienfaisance et d'amour, inspiré par Pierre Leroux, Félicité de Lamennais, et Joachim de Flore, était en consonance avec l'aspiration de Petcherine à un christianisme spirituel et social qui lui fera finalement quitter les Rédemptoristes pour se mettre au service des malades.

37. RO, p. 216 et 175 : « C'est la brochure de Lamennais [*Paroles d'un croyant*, 1834], dit-il dans ses souvenirs, qui m'a fait quitter la Russie et me jeter dans les bras de l'Église républicaine ».

38. RO, p. 177.

39. Lettre à Ogarev, 13 mars 1863, *Literaturnoe Nasledstvo*, t. 62 (2), p. 479.

40. RO, p. 302-303.

Je peux dire que l'époque la plus importante de ma vie s'est formée à partir des pages de *Spiridion*, de même que les premières années de ma vie se sont formées à partir des vers de Schiller⁴¹.

En août 1840, Petcherine assiste, par hasard et par curiosité, à une neuvaine pour la commémoration de la canonisation (1839) du fondateur des Rédemptoristes, Alphonse-Marie de Liguori (1696-1787). Pendant neuf jours, matin et soir, Petcherine écoute un prédicateur, le père Manvuisse (1801-1850, dispensé des vœux en 1848), raconter la vie de ce saint, dont l'esprit chevaleresque et fou aux yeux du monde lui est proche (issu d'une grande famille napolitaine, il quitta tout pour se consacrer à l'évangélisation des campagnes). Au bout de neuf jours, Petcherine écrit au père Manvuisse :

Je suis passé par tous les systèmes philosophiques possibles : j'ai été hégélien, pythagoricien, fouriériste, communiste, etc. ; mais vos prêches m'ont convaincu de la vérité de la foi catholique, et je vous prie de m'instruire et de me conduire sur le droit chemin ! Je terminai par une phrase entièrement empruntée à Joseph de Maistre : *Altaria tua Domine virtutum !!!*⁴² Les trois points d'exclamation viennent aussi de Maistre.⁴³

Il précise :

Jusqu'alors, je n'avais eu de contacts avec aucun prêtre catholique que ce soit ; au contraire, les catholiques m'évitaient et voyaient en moi avec frayeur et horreur un ami des francs-maçons, des publicains et des pécheurs. Il me faut des émotions [...]. Et de fait, je cherchais de nouvelles expériences, de nouvelles aventures, la vie monotone m'ennuyait⁴⁴.

Il a le désir de sacrifier sa raison et sa volonté à une loi suprême.

41. RO, p. 237 et 231. Il est intéressant de noter qu'à la même époque Herzen est lui aussi enthousiasmé par ce roman (voir R. Labry, *Alexandre Ivanovitch Herzen*, Paris, Bossard, 1928, p. 197-198). Comme Herzen, Petcherine a dû lire *Spiridion* dans la *Revue des deux mondes*, où il a d'abord paru (du 15 octobre 1838 au 15 janvier 1839).

42. Début du Ps 84 (*Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* - Que tes demeures sont désirables, Yahvé Sabaot ! [trad. Bible de Jérusalem]). Joseph de Maistre traduit : « *Tes autels, ô Dieu des esprits !* » (*Les Soirées de Saint-Pétersbourg...*, t. 2, Paris, 1821, p. 65), avec un seul point d'exclamation.

43. RO, p. 240.

44. RO, p. 241; HS, p. 297.

Une vingtaine d'années plus tard, avec cette distance ironique avec laquelle il revit son passé, il décrit ainsi son abjuration et son entrée dans l'Église catholique, le 19 juillet 1840 : « Agenouillé devant l'autel sur un *prie-Dieu* avec un coussin rouge, vêtu d'un frac bleu élimé, avec une barbe et des cheveux longs, je lus un credo. Le père Manvuisse, assis près de l'autel, fit une courte *allocution* dans laquelle il me comparait à saint Augustin⁴⁵ ».

Il désire entrer dans un monastère :

J'avais un désir passionné de m'éloigner du monde. Le père Manvuisse était toutefois totalement impartial et ne réclamait nullement sa paroisse [...]

Vous aimez les sciences : voici un ordre savant, celui des Jésuites. Si vous voulez, je vous donne une lettre pour leur provincial ?

– Non ! non ! m'écriai-je.

Le nom même des Jésuites m'était odieux, et puis il me vint à l'esprit que dès qu'on apprendrait en Russie que je m'étais fait jésuite, ce serait la honte et le déshonneur !⁴⁶

Au bout de quelques jours, Petcherine revient voir le père Manvuisse avec ce billet :

Je désirerais vivre dans la solitude la plus complète, tout en ayant la possibilité d'en sortir de temps en temps pour visiter des malades et des malheureux et les aider en paroles et en actes. C'était presque entièrement pris à *Spiridion* de George Sand⁴⁷.

Petcherine est donc admis chez les Rédemptoristes, au noviciat de Saint-Trond, en Belgique. L'ordre des Rédemptoristes est une congrégation ecclésiastique missionnaire, fondée en 1732, orientée vers un apostolat aux formes très variées : missions paroissiales, retraites, pèlerinages, publications, etc.

Sa cellule lui plaît :

Le rejet du superflu, des choses inutiles, des faux biens – voilà votre vraie liberté. Lorsque je fus laissé seul, me vint un sentiment de béatitude et de paix indescriptible⁴⁸.

45. RO, p. 243.

46. RO, p. 243-244.

47. RO, p. 244; HS, p. 301.

48. SH, p. 308. Nous avons publié par ailleurs un petit inédit français de Petcherine intitulé « Sur la vie solitaire » (1848) : *Revue des études slaves*, t. 82 (3), 2011, p. 550-552.

Il réfute l'opinion de Herzen, qui en outre faisait de Petcherine un jésuite : « Pauvreté, indifférence, solitude ont brisé Petcherine, il était désespéré, sans but, sans frontière, il a échoué dans un couvent de Jésuites⁴⁹ ».

Le 26 septembre 1841, il prononce ses vœux à Saint-Trond, est tonsuré le 3 juillet 1842, reçoit les ordres mineurs, est ordonné prêtre à Liège le 10 septembre 1843. À Bruges, il donne des conférences aux moniales rédemptoristes en allemand, français et anglais, et est apprécié pour ses dons d'orateur.

Missionnaire en Angleterre

En janvier 1845, Petcherine est envoyé comme missionnaire en Angleterre (il est ainsi soustrait à la police russe qui le recherche⁵⁰). Son premier poste est à Falmouth, en Cornouailles, où il reste trois ans et demi avec son supérieur et un frère lai. Vingt ans plus tard, il écrit :

Je bénis ce jour et cette heure (1^{er} janvier 1845) où j'ai débarqué en Angleterre. Vingt ans d'expérience m'ont appris qu'il n'y a pas au monde de pays où règnent mieux la justice, la vérité et l'amour chrétien dans la vie privée et publique, qu'en Angleterre⁵¹.

En juin 1848, il quitte Falmouth pour fonder avec le père Held la maison de Clapham, au sud de Londres, dans le « bastion du protestantisme évangélique le plus strict⁵² ». De 1851 à 1854, il participe avec ses confrères à de nombreuses missions paroissiales en Angleterre et en Irlande. Il a la réputation d'être le meilleur prêtre irlandais.

À la suite de la visite que lui rendit Herzen, en mars 1853, Petcherine lui écrit (en français) deux lettres, dans lesquelles il exprime à Herzen sa sympathie et ses réserves quant à sa philosophie : « Je suis loin d'être d'accord avec tout votre programme », la philosophie et la littérature ne sauraient rénover la société, seule la religion a toujours servi de fondement aux États⁵³. Dostoïevski reprendra

49. RO, p. 220.

50. En 1847, le consul russe de Londres le retrouvera, pour lui demander s'il avait l'intention de retourner en Russie. Peu après il reçut une notification officielle selon laquelle il était déchu de sa citoyenneté russe et privé de tous ses biens en raison de sa conversion au catholicisme. Voir V. Mil'čina, art. cit., p. 593.

51. RO, p. 3-8.

52. SH, p. 345.

53. A. Herzen, *Passé et méditations*, op. cit., t. IV, p. 379.

ce débat dans *L'Idiot* (III, 3), dans *Les Démons*⁵⁴ et dans *L'Adolescent*⁵⁵. Petcherine se repentira en 1862 de ces lettres, écrites comme « un écolier »⁵⁶. Herzen lui répondit en russe qu'un monde nouveau approchait. Et Petcherine d'objecter : « Pour vous, la science, c'est tout », mais :

c'est une science bornée, étroite, une science matérielle qui décompose et dissèque la matière, et ne connaît rien en dehors d'elle. [...] Où fuir la tyrannie de votre civilisation matérielle⁵⁷ ?

Dans le roman de Herzen *Dolg prežde vsego* (Le Devoir avant tout) (1847), publié à Londres en 1854, le prototype d'Anatole Stolyguine serait Petcherine⁵⁸.

En 1856, le futur cardinal J. H. Newman, anglican converti en 1845, oratorien, auteur de l'*Apologia pro vita sua* (1866), l'invita à prêcher pour la Saint-Patrick dans son université à Dublin.

Petcherine redevient un « cosaque en liberté » (1861)

En 1859, de janvier à avril, Petcherine séjourne à Rome, où il prêche les dimanches de carême aux Anglais. Mais il est profondément déçu par le clergé romain :

Atterrir de la Russie des espions dans un couvent romain, c'est tomber de la poêle dans la braise [...]. Combien nous sommes-nous écartés de l'Évangile⁵⁹ !

Il estime que la puissance temporelle du pape aurait dû être abolie, et aspire à quitter Rome au plus vite :

Ô Rome ! Je te hais : tu es le repaire de l'ambition et des viles intrigues. [...] On use ses souliers dans les antichambres des cardinaux⁶⁰.

Ivan Gagarine, en 1855, avait eu la même impression :

Les fonctionnaires d'ici [de Rome], les prélats, tout ressemble on ne peut plus à ce que j'ai fui en Russie, à savoir la concussion et la flagornerie⁶¹.

54. F. Dostoïevskij, *Polnoe Sobranie Sočinenij*, op. cit., t. XII, p. 189.

55. *Ibid.*, t. XVII, p. 288.

56. *Literaturnoe Nasledstvo*, t. 62 (2), p. 472.

57. A. Herzen, *Passé et méditations*, op. cit., t. IV, p. 382-383.

58. Voir A. Gercen, *Sobranie sočinenij v 30 tomov* [Œuvres en 30 volumes], M., 1955, t. VI, p. 525-526 et 309. Selon N. P. Antsiferov, ce serait Ivan Gagarine (*Literaturnoe Nasledstvo*, t. 62 (2), p. 61).

59. *SH*, p. 306.

60. *RO*, p. 294.

En août 1861, Petcherine fait part au père général des Rédemptoristes de son intention de quitter la congrégation : il cherche le silence, la vraie pauvreté, aspire à un ordre contemplatif; il veut mourir inconnu au milieu d'inconnus⁶² :

Nous ne sommes qu'une congrégation laïque, et notre vie est toute laïque. Nous ne pouvons véritablement dire que nous avons quitté le monde⁶³ ».

Il reçoit rapidement la dispense de ses vœux et redevient, après vingt ans chez les Rédemptoristes, selon son expression, un « co-saque en liberté »⁶⁴.

Fin octobre 1861, il entre à la Trappe de Mount Melleray, en Irlande, qu'il quitte dès le 23 janvier 1862, en liant cette décision à l'émancipation des paysans (mais celle-ci avait eu lieu un an avant...) :

En 1861 j'ai porté la bure blanche des Trappistes, j'ai travaillé avec eux en profond silence dans les champs, je me suis nourri de leur bouillie de sarrasin au lait et de rien d'autre, et ils étaient fous de moi : « Il semble né pour cette vie. Comme il s'est vite adapté à tout ! » Mais cela n'a duré que six semaines, tant qu'a duré l'attrait du nouveau, jusqu'au jour où j'ai appris par hasard d'une dame russe les grands changements en Russie. Alors je n'y tins plus : comment pouvais-je m'enterrer vivant et dans une conjoncture si importante laisser passer à côté de moi tout ce qui se passait en Russie ? C'est pourquoi ce 19 février [1861], qui avait délivré vingt millions de paysans, m'avait également émancipé⁶⁵.

Il écrit alors au père général des Rédemptoristes qu'il a été « victime d'une illusion » (celle d'avoir une vocation pour la vie contemplative), et demande à être réadmis dans la congrégation, ce qui lui fut refusé. Il devient alors aumônier du grand hôpital de Dublin Mater Misericordiae, tenu par les *Sisters of Mercy* :

J'ai été républicain de l'école de Lamennais, communiste, saint-simonien, missionnaire-prédicateur, et maintenant, sans doute, je

61. S. S. Džunkovskij, « Russkij, Sem' let Iezuit » [Un Russe jésuite pendant sept ans], *Russkij Invalid*, 1866, 315, p. 3.

62. RO, p. 296.

63. RO, p. 295.

64. SH, p. 260. La correspondance (en français) de Petcherine avec le général des Rédemptoristes est publiée in *Apologia pro vita mea*, op. cit., p. 809-820.

65. SH, p. 313-314; *Literaturnoe Nasledstvo*, t. 62 (2), p. 466.

commence mon dernier rôle, l'un des meilleurs et le plus proche de l'idéal : je partage les travaux des sœurs de charité et avec elles je suis au service de l'humanité souffrante dans un hôpital.⁶⁶

Maintenant je vis dans l'isolement et l'indépendance complets. Tout mon temps est strictement réparti entre mes occupations de charité chrétienne à l'hôpital, et les occupations intellectuelles chez moi. Penser et aimer – voilà la principale tâche de la vie! *Régner par l'esprit sur les esprits, par le cœur sur les cœurs* (G. Sand) – voilà le sommet de l'ambition⁶⁷ !

Le Devoir avant tout

Et Petcherine de citer (en italien, naturellement) deux vers du *Paradis* de Dante, pour qui la félicité parfaite est « l'amour du bien ».

Petcherine passera ainsi les vingt-trois dernières années de sa vie, remplissant son devoir et étudiant langues et religions. Sous la direction du professeur Robert Atkinson de Trinity College, il se met à l'étude du sanskrit, de l'hébreu, de l'arabe et du persan, se penche sur la religion musulmane et le bouddhisme, s'intéresse à la botanique, à la physique et à la physiologie.

Politiquement, il reste fidèle à ses idéaux de jeunesse. Il écrit au père Ivan Gagarine, le 18 mai 1862 :

Après vingt-cinq années d'exil, l'amour de la patrie s'est rallumé dans mon cœur plus vif que jamais. Avec un intérêt impossible à décrire, j'assiste de loin aux premiers mouvements du drame gigantesque qui commence... Ô Russie⁶⁸.

Il est abonné au *Kolokol* (La Cloche) de Herzen, il correspond, en 1862-1863, avec Herzen et Ogarev, qui aurait voulu l'enrôler dans la lutte politique en Lituanie, par exemple, pour unir catholiques et non catholiques contre le gouvernement russe, et qui l'incite à renier son « Église dominante ». Ce à quoi Petcherine répond que chacun doit œuvrer au bien public selon sa vocation, en l'invitant à rejeter ses préjugés : « Pensez-vous réellement que la foi catholique et la liberté civile soient incompatibles⁶⁹ ? »

66. RO, p. 149.

67. RO, p. 307 ; *Literaturnoe Nasledstvo*, t. 62 (2), p. 483 (lettre à Ogarev du 6 avril 1863).

68. P. Pierling, *Le Prince Gagarine et ses amis 1814-1882*, Paris, Beauchesne, 1996, p. 152-153.

69. *Literaturnoe Nasledstvo*, t. 62 (2), p. 476 et 478.

« Je reviens dans le peuple russe », dit Petcherine à Ogarev⁷⁰, mais il ne veut pas revenir en Russie : il refuse de devoir faire allégeance à l'orthodoxie, de prendre du service : « En Russie, comme dans la Rome papale, il est bien d'être touriste, mais pas sujet⁷¹ ».

Les commentateurs russes (sauf Mikhail Guerchenzon) présentent un Petcherine ayant perdu toute foi, toute espérance. Il écrit (4 mai 1870) à son camarade d'université Fiodor Tchijov : « Cette question [de la religion] est pour moi depuis longtemps résolue, terminée et versée aux archives », avec le bouddhisme, le parsisme, le judaïsme, le catholicisme, le mahométisme, et autres -ismes⁷². Ce sont tous les rêves de royaume des cieux sur terre que rejette maintenant Petcherine :

Je considère maintenant avec le plus grand sang-froid et indifférence les circonstances qui m'enchaînent au cadavre en décomposition du catholicisme... [...] Je ne crois en rien. Je crois simplement en un développement progressif du genre humain au moyen de la science et de l'industrie [comme Herzen ! – M. N.] [...] Mais croire en un paradis terrestre, en une vie du siècle à venir où tous seront également riches, également heureux, également intelligents, où il n'y aura ni affliction ni gémissements [Isaïe XXXV : 10], mais une vie éternelle, c'est selon moi le même fanatisme, sous une autre forme, et je laisse cette croyance aux partisans du socialisme, du communisme, du nihilisme, etc.⁷³

Petcherine rejette l'Église catholique devenue un « parti politique », une « société révolutionnaire »⁷⁴. De nouveau, il trouve dans *Spiridion* de George Sand une illustration de son état d'esprit :

Il [Hébronijs] renonça donc sans retour au christianisme ; mais [...] il garda toutes les pratiques extérieures de ce culte qu'il avait intérieurement abjuré. – Il accomplissait avec une si irréprochable exactitude toutes les pratiques extérieures du culte et tous ses devoirs visibles de parfait catholique, qu'il ne laissait ni prise à ses ennemis, ni prétexte à

70. *Literaturnoe Nasledstvo*, t. 62 (2), p. 483.

71. RO, p. 255.

72. V. S. Pečerin, *Apologia pro vita mea*, op. cit., p. 177, 400 et 433.

73. RO, p. 310 (1874).

74. V. S. Pečerin, *Apologia pro vita mea*, op. cit., p. 536 (lettre à F. V. Tchijov du 12 août 1877).

une accusation plausible. – Sa grande âme s'exaltait encore à l'idée de faire le bien⁷⁵.

Le sens du devoir, l'abnégation guident désormais Petcherine :

Sous ma couronne d'épines
Mon visage blême en sueur
J'accomplirai jusqu'au bout
Mon exploit (*podvig*) difficile et austère⁷⁶.

Petcherine reste un pèlerin :

Eh ! vogue, ma nacelle !
Ô doux zéphyr, sois-moi fidèle !
Espérance ! / Confiance ! –
Le refrain
Du pèlerin⁷⁷.

Il meurt le 17 avril 1885 et la nièce de l'avocat chez qui il logeait rapporte qu'on l'enterra avec un fouet et des instruments de macération tachés de sang⁷⁸. Il fut inhumé au grand cimetière de Glasnevin, et en mai 1991, son corps fut transféré au cimetière de Dean's Grange, dans la parcelle réservée aux Rédemptoristes.

Tel qu'il a été résumé ici et rétabli dans son ordre chronologique (que Petcherine ne suit pas dans ses fragments autobiographiques), l'itinéraire de Petcherine laisse apparaître plusieurs invariants : un amour de la liberté (et la discipline volontairement acceptée est aussi une liberté), le refus du mensonge, l'amour du prochain, le sens du devoir.

75. Lettre de Petcherine à F. Tchijov du 10 novembre 1871, *Apologia pro vita mea*, *op. cit.*, p. 289 (les citations se trouvent aux pages 91 et 93 de l'édition de Bruxelles, 1839).

76. Poésie du début des années 1870, citée par M. Geršenzon, *op. cit.*, p. 223. L'éditeur des lettres de Petcherine (note 2) écrit au contraire : « Il n'y a en lui rien d'héroïque, aucun exploit. C'est une personne seule, qui a perdu tout espoir, intérieurement dévastée et souffrante, qui n'appelle cependant pas la moindre pitié envers soi », *op. cit.*, p. 32.

77. Poésie en français de 1875, citée par M. Geršenzon, *op. cit.*, p. 224 ; voir aussi *Apologia pro vita mea*, *op. cit.*, p. 464.

78. N. Pervuxina-Kamyšnikova, *op. cit.*, p. 306 ; M. Geršenzon, *op. cit.*, p. 226.

Les paroles de Grégoire VII avant sa mort résument, selon Petcherine, sa propre vie : « *Dilexi justitiam et odi iniquitatem et propterea morior in exilio*⁷⁹ ».

Université de Caen – Basse-Normandie

79. *Literaturnoe Nasledstvo*, t. 62 (2), p. 480 : « J'ai aimé la justice et détesté l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil ».